

**« NOUS AUSSI, NOUS VOULONS ETRE
OUTRAGEUSEMENT HEUREUX »**

LA VIE COMME VOCATION

Notes de l'intervention de Julián Carrón lors de la journée de début d'année de GS
Milan, le 6 octobre 2012



« NOUS AUSSI, NOUS VOULONS ETRE OUTRAGEUSEMENT HEUREUX » LA VIE COMME VOCATION

Notes de l'intervention de Julián Carrón
lors de la journée de début d'année de GS
Milan, le 6 octobre 2012

I cieli (Les cieux)

Cuando de mi Patrona (Quand je suis sous le regard de la Vierge Marie)

Il mio volto (Mon visage)

[Chants italien et espagnol, ndt]

Alberto Bonfanti. Tout d'abord, je salue chacun de vous, ainsi que tous ceux qui sont connectés avec nous par satellite un peu partout en Italie. En notre nom à tous, je salue notre ami Julián qui, une fois encore, a tenu à nous accompagner de manière particulière en ce début d'année. Nous avons reçu de nombreuses contributions pour cette journée, signes de l'attente qui nous anime ici, et avec laquelle nous avons débuté cette nouvelle année scolaire. Je suis ému par la profondeur des questions qui

émergent concernant le sens des choses, questions suscitées par la réalité face à laquelle vous faites preuve de sérieux et de sincérité. Cette profondeur se révèle dans les faits dramatiques qui ne vous sont pas épargnés par le Mystère, tels que la mort ou la maladie grave d'une personne chère. Mais elle ressort surtout – et vous l'avez beaucoup souligné – dans la vie de tous les jours, dans la reprise de la routine scolaire, dans la fatigue des études, face à certaines relations, dans une certaine façon de vivre où il ne semble pas y avoir de possibilité pour vérifier jusqu'au bout la rencontre faite, l'expérience entraperçue du bien. Le quotidien pose la question du “pour toujours”, de la vérification de la rencontre faite. Il apporte l'exigence provoquée par l'intuition du bien dont nous faisons l'expérience lors de certaines occasions. Ainsi, beaucoup d'entre vous ont parlé du Triduum pascal [rencontre et exercices spirituels de GS, ndt] en tant qu'évènement décisif pour la découverte de leur propre humanité et de Celui qui répond ; ou encore des vacances d'été de GS ou de certains moments où vous vivez la conscience que la vie est don, et donc qu'elle est positive, comme toi, Julián, tu nous l'as rappelé l'année dernière. Le quotidien pose l'exigence que cette intuition du bien puisse être expérimentée dans toutes les circonstances que nous sommes appelés à vivre. Alors, de la même manière que l'ont témoigné certains d'entre vous dans les lettres que nous avons reçues, j'ai pensé à ce que tu nous as écrit pour les Exercices spirituels de Pâques :

« Jamais auparavant vous n'avez senti vibrer en vous tout le désir de bonheur qui vous constitue. À tel point que vous êtes vous-mêmes émerveillés. Et comme le disait si merveilleusement Leopardi : “Comment, nature d'homme, / Si vile en tout, fragile, / Si tu es ombre et poudre, respire-tu si haut ?” L'exigence de notre cœur est parfois si grande que nous demeurons déconcertés. Rien ne nous donne la paix. Rien ne paraît à la hauteur de nos désirs. Quelle tendresse faut-il avoir envers soi-même pour ne pas désertir son cœur ! Celui qui n'en démord pas, tôt ou tard, comprendra pourquoi cela en valait la peine : pour découvrir la fascination du Christ. Je vous souhaite de trouver toujours davantage des amis parmi vous qui, comme le disait le dixième lépreux, ne se contentent de rien moins que Sa présence, Son amitié. Votre compagnon vers votre des-

tin. » Alors, il apparaît décisif de comprendre le chemin que l'on doit faire personnellement pour rester à la hauteur de son désir sur lequel s'appuient notre liberté et notre raison, de manière à ce que la vie s'accomplisse dans toutes les circonstances que nous sommes appelés à vivre. Par conséquent, nous te demandons : qu'est-ce que cette tendresse envers soi dont nous avons besoin pour ne pas désertier notre cœur ? Quel chemin faut-il parcourir pour obtenir une véritable affection envers soi-même qui, au quotidien, nous empêche de nous contenter de nombreux « faux infinis » dans lesquels nous retombons inévitablement (comme nous l'a rappelé le Pape dans son message pour le Meeting de Rimini) ?

JULIÁN CARRÓN

Bonjour à chacun de vous ! Je suis content de pouvoir partager avec vous ce début d'année, car le commencement nous place de nouveau devant les choses décisives de la vie. C'est pourquoi nous débutons tout de suite avec votre question : qu'est-ce que cette affection envers soi-même ? C'est le premier point de mon intervention.

1. QU'EST-CE QUE CETTE AFFECTION ENVERS SOI-MÊME ?

La tendresse, l'affection envers soi-même est un attachement plein d'estime, de compassion et de pitié envers soi-même. Don Giussani nous explique que c'est avoir un peu de l'attachement que notre mère avait à notre égard, en particulier lorsque nous étions tout petit. Parce que cette affection, cette capacité de se prendre au sérieux, de s'embrasser soi-même... imaginons la tendresse avec laquelle une maman tient dans ses bras son enfant, émue par le simple fait qu'il existe, consciente de tout le désir de bonheur qui se déchaînera chez cet enfant face au grand destin auquel il est appelé.

S'il n'y a pas en nous un peu de cette tendresse, de cette affection envers soi-même, alors c'est comme s'il manquait le terrain sur lequel construire. C'est pourquoi je comprends que vous me demandiez en quoi consiste cette tendresse. C'est ce dont parle le chant *Cuando de mi Patrona* – je ne sais pas si vous vous en êtes rendu compte lorsque nous l'avons chanté : quand quelqu'un se trouve sous le regard de la Vierge Marie, il désire se voir avec les yeux de Notre Dame ; il le désire telle-

ment, mais il est parfois tellement incapable de s'êtreindre lui-même et d'avoir cette tendresse envers lui-même. Mais quel chemin faut-il parcourir pour avoir cette affection envers soi-même ! Nous savons tous que cela n'est pas immédiat. Nous le savons bien. Et cela est si vrai que souvent, au lieu d'être tendres envers nous-mêmes, nous sommes violents, durs, féroces. C'est pourquoi la tendresse est tout sauf évidente. Il suffit que chacun de vous pense à la dernière fois où il s'est regardé avec un peu de cette tendresse. Combien de fois, au contraire, nous nous regardons avec cette dureté, avec cet acharnement, avec ce manque de pitié qui rend ce regard insupportable.

C'est pourquoi nous devons nous aider à découvrir comment surgit cette tendresse, en observant ce que don Giussani a magnifiquement décrit : « Dans l'histoire psychologique d'une personne, la source de la capacité affective, c'est d'accueillir et de reconnaître la personne que nous avons devant nous. » [L. Giussani, *È venuto il tempo della persona (Il est venu le temps de la personne)*, par L. Cioni, *Litterae Communionis*, janvier 1977, p. 12] Comme je le disais, pensons à l'enfant avec sa mère : la source affective, ce qui fait surgir en l'enfant toute son affection, c'est la présence de sa mère ; sa capacité affective émerge en répondant au sourire, au soin de sa mère, à l'amour de sa mère, à la présence de sa mère. Pour l'enfant, cette présence est si décisive que si elle venait à manquer, la source affective resterait aride. Ce n'est pas quelque chose que l'enfant acquiert de lui-même, ce n'est pas comme s'il se donnait lui-même, petit à petit, cette capacité d'affection. Nous le voyons bien : la première personne à laquelle il s'attache, c'est sa mère, ce n'est pas lui-même. Toute la source affective émerge devant cette présence bonne et positive, qui, en le regardant avec cette tendresse dont lui-même n'est pas capable, fait naître en lui une capacité d'affection envers sa mère.

Le Mystère, mes amis, pour nous faire comprendre les choses, ne nous les explique pas ; Il ne fait pas un cours à l'enfant au sujet de l'affection, mais il la fait arriver dans sa vie. L'enfant commence par vivre cette affection, il vit et ressent cette affection qui vient de sa mère, il s'aperçoit qu'il commence à s'attacher à elle, et peu à peu il comprend. Mais, à un certain point – et cela nous le savons tous – ce signe naturel qu'est la mère ne suffit plus. Non pas que la mère se soit fâchée ou que le père soit absent

– tout le monde est bien là comme avant – mais c’est comme si tout ce qui suffisait auparavant, à un certain moment ne suffit plus. Pourquoi ? Si nous ne regardons pas ce qui se passe en nous, nous ne nous comprenons pas, nous ne pouvons pas comprendre ce qui nous arrive à partir d’un certain âge. Pourquoi est-ce que cela ne suffit plus ? Parce que chacun de nous évolue vers la jeunesse. Et quel est le signe de cette évolution ? Don Giussani nous dit (et combien de fois pouvez-vous l’observer et le reconnaître dans votre expérience) que l’on se trouble et que l’on ressent un manque d’affection, comme si cette affection ne suffisait pas, et l’on se sent confus, perdu, décomposé [L. Giussani, *È venuto il tempo della persona*, op. cit., p. 11]

Et on peut se demander : « Mais si tous les facteurs sont les mêmes qu’avant, si ma mère et mon père sont là et qu’ils n’ont pas changé d’attitude envers moi, pourquoi est-ce que maintenant je me sens confus, perdu, décomposé et que rien ne me convient ? ». C’est l’expérience que nous devons chercher à comprendre, car autrement nous commençons, à nous embrouiller, comme le dit Anna : « Dernièrement, il m’arrive souvent de sentir comme une disproportion dans toutes les choses que je fais. À chaque fois que je fais quelque chose qui me plaît – du volley, une soirée avec mes amis, etc. – je me rends compte qu’au fond cela ne me satisfait pas, ne me suffit pas, et je plonge alors dans un tourbillon de choses à faire qui ne font qu’augmenter ce cri. J’aimerais être aidée à juger cela, à y faire face. »

Si nous ne comprenons pas ce qui est arrivé à un certain moment de notre vie – comment se fait-il, qu’à un certain point, notre père et notre mère ne nous ont plus suffit – alors que faisons-nous ? Comme nos parents ne nous suffisent plus, nous les remplaçons par nos amis, puis par notre fiancée (ou fiancé), puis encore par d’autres choses, mais le schéma ne change pas. Pourquoi ne change-t-il pas ? Parce qu’au fond nous n’avons pas compris que cela ne nous suffisait pas, que si nous remplaçons notre mère par autre chose, le même problème se reproduisait ; et même si les choses nous plaisent, elles finissent toujours pas ne plus nous suffire, et alors nous répétons la même expérience que celle que nous avons faite avec notre mère. Et comment cherchons-nous généralement à sortir de cette situation ? En s’immergeant dans un tourbillon de choses

à faire : « Qu'est-ce que je dois faire ? ». Commence alors la course à la recherche de ce qu'il y a à faire. Et comme cela ne nous semble jamais assez, nous en faisons toujours plus, jusqu'à l'épuisement. Mais cela ne résout pas le problème, cela ne fait qu'accentuer notre cri. Alors, nous commençons à prendre conscience que peut-être, avant de continuer dans ce tourbillon de choses à faire, il serait bon comprendre, de juger, de comprendre ce qui s'est révélé à un certain moment de notre vie, dans le rapport le plus beau et le plus vrai que nous ayons eu – le rapport avec nos parents – de manière à nous aider à prendre vraiment conscience de nous-mêmes, à comprendre jusqu'au bout ce qui est en train de nous arriver. Car si vous ne comprenez pas cela, vous ne résoudrez pas le problème, mais vous ne ferez que le reproduire de différentes façons, de mille façons. Par conséquent, il s'agit de prendre conscience de soi, c'est une question d'autoconscience. Comment est-ce que don Giussani définit cette autoconscience, cette conscience de soi ? L'autoconscience est « une perception claire et amoureuse de soi [je dois clarifier ce que je suis pour pouvoir avoir cet amour envers moi-même], chargée de la conscience de son propre destin et donc de la capacité d'affection vraie envers soi-même [car ce n'est que si nous comprenons cela que nous pouvons avoir cette affection] » [L. Giussani, *È venuto il tempo della persona*, op. cit, p. 12]

Alors que s'est-il passé ? À un certain moment de notre évolution, la structure ultime de notre moi a surgi : tout le désir pour lequel nous avons été faits, toute l'attente avec laquelle nous avons été créés est devenue, à un certain moment de notre vie, consciente dans toute son envergure. C'est pourquoi, si quelqu'un comprend que rien ne peut lui suffire, il le comprend parce que toute l'attente de son cœur s'est définitivement amplifiée, toute sa capacité d'accomplissement pour laquelle nous sommes faits, toute la grandeur du destin de sa vie se sont définitivement amplifiées. Lorsque l'on comprend cela, nous dit don Giussani, alors c'est « le moment de l'Autre (avec un A majuscule), vrai, permanent, de celui qui nous constitue, de la présence inexorable et sans visage, ineffable. » [L. Giussani, *È venuto il tempo della persona*, op. cit, p. 12] Soit, nous nous rendons compte de cela, soit, nous substituons constamment nos parents par une autre présence, parce que nous ne réalisons pas qu'à ce moment-là s'est dévoilé clairement qui je suis, que je suis fait

pour cet Autre. Si nous ne nous en rendons pas compte, nous ne sortons pas de l'adolescence, car nous ne faisons jamais le pas vers la reconnaissance de cet Autre vers qui nous sommes sans cesse attirés, vers qui tend tout notre moi. Pendant que je préparais mon intervention, un ami m'a indiqué un article du journal *la Repubblica*, paru aujourd'hui, décrivant la situation des jeunes, où il est écrit que « l'adolescence ne finit jamais » [*Adolescenza infinita (Adolescence infinie)* de Massimo Recalcati]. Comme nous ne comprenons pas, nous substituons constamment les parents par autre chose. C'est pour cela que don Giussani est un grand ami quand il nous dit : regardez jeunes gens que « la jeunesse est le temps du Tu [avec un T majuscule] dans lequel le cœur plonge impuissant comme dans un abîme, c'est le temps de Dieu » [L. Giussani, *È venuto il tempo della persona*, op. cit, p. 12].

Sans la reconnaissance de ce Tu, sans la reconnaissance de cet Autre pour lequel ma vie est faite, on ne peut pas avoir de la tendresse, de l'affection envers soi-même, et c'est pourquoi on s'embrouille toujours plus, on s'emmêle toujours plus, on se trouble toujours plus. Parce qu'à ce moment-là, le Mystère qui fait vibrer tout notre désir – comme je vous l'avais dit dans mon message de Pâques –, nous fait comprendre comment notre vie contient un Mystère qui nous presse. Et nous pouvons alors nous rendre compte que nous sommes faits pour un destin. Et que signifie que l'homme est fait pour ce destin, qu'il a le sens du destin ? Que toi, comme moi, tu te perçois avec une dynamique, avec une poussée irréversible vers un horizon illimité que tu ne réussis jamais à atteindre définitivement, mais qui est un idéal de bonheur, de vérité, de justice, de beau, de bon, dont tu ne sais pas atteindre la rive ; un dynamisme puissant, sans trêve, qui me pousse vers un terme inconnu, vers une rive au-delà de tout ce que je vois, au-delà de tout ce que je touche, au-delà de tout ce que je fais. C'est pourquoi même le fait d'entrer dans un tourbillon de choses à faire ne nous satisfait pas. Si nous ne comprenons pas cela, nous ne nous comprenons pas nous-mêmes, et nous ne comprenons pas pourquoi rien ne nous satisfait : parce que nous avons grandi, parce que notre moi est plus grand, parce qu'à un certain moment, notre biologie et notre physiologie évoluant, tout notre être jaillit, tout ce pour quoi nous sommes fait émerge. C'est cela que Jésus avait résumé dans la phrase de l'Évangile :

« Que servira-t-il donc à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd sa propre vie ? » [Mt 16, 26]. Telle sera la demande que chaque homme, quelle que soit la latitude, quelle que soit la période de l'histoire, devra reconnaître en soi, car c'est celle qui décrit le mieux ce que nous sentons vibrer en nous. Mais que m'importe de tout gagner si je plonge dans un tourbillon de choses à faire, si je fais tout, mais sans être satisfait et en me perdant moi-même, en perdant cette plénitude pour laquelle je suis fait ?

Mes amis, quelle violence, contre tout et contre tous, s'introduit dans ma vie si je ne comprends pas cela, car alors je commence à me mettre en colère contre ma mère, puis contre mes amis, puis contre mon amoureuse, puis contre moi-même, et à la fin je me mets en colère contre tout... « Au lieu de l'affection envers soi-même – dit don Giussani – il y a un ressentiment ». Tout me vexé. Ce n'est pas l'idéal de la vie. C'est pourquoi nous sommes intéressés à comprendre ce qui se passe en nous. Parce que le fait que la vie ait un destin est une chose évidente, comme le montre le dialogue repris dans le tract de l'invitation pour cette rencontre que vous avez tous. « Mais tu ne penses jamais à l'avenir ? » [Pourquoi devons-nous penser à l'avenir ? Parce que nous ne pouvons pas nous empêcher d'y penser à cause du destin pour lequel nous sommes faits et qui nous presse tant. La réponse est celle que vous avez tous...] « Oh oui... toujours » [je pense au destin, je pense toujours à l'avenir], « Et qu'aimerais-tu faire quand tu seras plus grand ? » « Outrageusement heureux ! ».

C'est pourquoi, je comprends que nos amis de Bolzano, lorsqu'ils ont lu cette bande dessinée des *Peanuts*, ont pensé : « Nous aussi, nous voulons être outrageusement heureux ». Mais ils se sont aussitôt demandé : « Mais le sommes-nous ? Non – ont-ils répondu. Ou plutôt, cela semble possible en vacances ou en camp d'été, il y a des moments où cela semble à portée de main, mais en pensant à l'école, cela semble être une utopie. Le problème est que l'école existe et que nous devons y faire face tous les jours ; comme il serait beau de pouvoir faire cette même expérience que nous vivons dans ces moments-là aussi à l'école ». Qui ne le désirerait pas ? La question est restée ouverte et ils ont invité tout le monde – professeurs, étudiants, présidents – à une assemblée où ils ont pu poser cette question : peut-on être « outrageusement heureux » à l'école ?

L'une d'entre vous m'a écrit ceci : « En cette période, je sens plus pres-

sante en moi la nécessité de comprendre ce que veut dire que tout est vocation. À la maison, il y a beaucoup de problèmes face auxquels j'ai de la peine à voir une occasion de relation avec le Mystère. Cependant, je suis aussi en train de m'apercevoir qu'il y a justement dans cette difficulté la possibilité de découvrir quelque chose de grand. Par conséquent, comment dois-je faire pour ne pas me laisser écraser par les circonstances ? Comment puis-je regarder ce mal sans avoir peur, mais plutôt comme étant une possibilité ? ». Il semble que de nombreuses occasions, l'école, les problèmes à la maison, les circonstances, deviennent un obstacle pour atteindre ce bonheur auquel nous aspirons « outrageusement ». Pourquoi ? Parce que nous ne nous rendons pas compte que nous ne pouvons cheminer vers le destin, vers le bonheur, qu'à travers les circonstances. Les circonstances nous introduisent dans la vie, mais dans de nombreuses occasions elles nous semblent adverses, hostiles, contraires à notre désir d'accomplissement. C'est pourquoi il est fondamental de comprendre quel est le sens des circonstances. Sont-elles vraiment un obstacle ou, comme le dit cette amie, sont-elles une possibilité ?

De nouveau, don Giussani nous aide à comprendre quel est le sens des circonstances que nous devons affronter sur le chemin du destin, sur le chemin du bonheur, ce que les circonstances ont à voir avec notre chemin vers le bonheur. Il commence en disant : « Dans la vie de ceux qu'Il appelle, Dieu ne permet pas qu'il arrive quoi que ce soit si ce n'est pour la maturité, pour la croissance de ceux qu'Il a appelé. » [L. Giussani, *La longue marche de la maturité*, Traces n° 85, Année 9, mars 2008] Ainsi, le Seigneur permet tout ce qui nous arrive pour que nous devenions matures ; Dieu ne permet pas – jamais ! – qu'il nous arrive quelque chose si ce n'est pour notre maturation. Et le test permettant de vérifier que nous sommes vraiment en train de mûrir, c'est la croissance en nous de notre capacité de faire en sorte que chaque objection, chaque difficulté, chaque obstacle, et enfin chaque persécution puissent devenir un instrument, une occasion, une possibilité pour notre maturation. Telle est la lutte – que les circonstances introduisent dans la vie – qui nous éveille, qui nous réveille constamment, « c'est-à-dire qui mûrit notre conscience de ce qu'est notre consistance ou notre dignité, c'est-à-dire un Autre. » [L. Giussani, *Certi di alcune grandi cose 1979-1981* (*Certains de quelques unes des*

grandes choses), Bur, Milano 2007, p. 389] Ainsi, tout ce qui nous arrive dans la vie, comme nous l'avons vu dans la relation avec nos parents, est là pour comprendre que notre consistance, notre possibilité d'accomplissement de soi, réside en cet Autre. C'est l'autoconscience, c'est-à-dire – comme nous l'avons déjà dit – une perception claire et amoureuse de soi, chargée de la conscience de son propre destin et capable d'une affection vraie envers soi-même.

2. QUELS SONT LES ÉLÉMENTS DE CETTE AUTOCONSCIENCE ET QU'ONT-ILS À VOIR AVEC LES CIRCONSTANCES ?

Le Pape nous l'a rappelé dans le message qu'il a envoyé cette année au Meeting de Rimini, dont le titre était « la nature de l'homme est relation avec l'infini ». Quel est le premier élément de notre autoconscience ? Quelle est la première donnée ?

a. Dépendance originelle : “Nous sommes faits”

Nous sommes faits. « Parler de l'homme et de son désir d'infini signifie avant tout – dit le Pape – reconnaître sa relation constitutive avec le Créateur. L'homme est une créature de Dieu ». Et donc « la première donnée [qui définit l'identité de l'homme] est la dépendance originelle et ontologique de Celui qui nous a voulus et qui nous a créés. Pourtant, cette dépendance [parfois] [...] à l'homme moderne et contemporain [cela semble lui être contraire alors qu'à l'inverse] révèle [justement] la grandeur [...] de l'homme. » [Benoît XVI, *Message au XXXIII Meeting pour l'amitié entre les peuples*, 10 août 2012]

Mais nous devons voir comment les circonstances nous aident à nous rendre compte de la valeur des choses que nous connaissons, parce qu'il n'y a rien de plus évident que le fait que nous ne nous donnons pas la vie. Il me semble que ce que nous avons chanté au début pourrait nous aider à en prendre conscience, un chant que nous connaissons tous : *Il mio volto*. Prêtons attention à ces paroles : « Mon Dieu, tu me regardes et je découvre/que je n'ai plus de visage ;/ je regarde au fond de moi et je ne vois que l'obscurité/sans fin ». Combien de fois nous est-il arrivé la même chose ? Combien de fois nous est-il arrivé d'être dans l'obscurité ?

Pour beaucoup d'entre nous, ceci pourrait être encore davantage une

occasion de confusion ; comme ceci nous met plutôt mal à l'aise – car l'homme n'est pas fait pour l'obscurité – nous ne sommes pas en paix, nous ne nous résignons pas. Que faisons-nous alors ? Regardons ce que nous faisons lorsque nous sommes dans le noir : très souvent, nous nous mettons dans un tourbillon frénétique de choses à faire, cherchant à sortir de l'obscurité ; mais le chant dit : « Seulement quand je m'aperçois que tu existes, / [Tu, avec une majuscule, que *Tu* existes] comme un écho, j'entends de nouveau ma voix / et je renais comme au temps du souvenir » [A. Mascagni, *Il mio volto, Canti*, Coop. Ed. Nuovo Mondo, Milano 2007, p. 203]. Et ainsi, je découvre que l'obscurité est l'occasion pour me rendre compte que Tu es, dès lors que je ne m'arrête pas à l'apparence, mais que je regarde au plus profond de cette obscurité. Alors, je ne suis plus seul, je ne suis pas seul. Une présence commence à surgir devant mes yeux, qui me constitue de telle manière qu'elle commence à me donner la possibilité – quand je la reconnais – de renaître, la possibilité d'une affection vraie envers moi-même, d'une capacité de m'aimer. En effet, ce n'est que lorsque j'arrive à reconnaître que Tu existes que je renais. Demandons-nous combien de fois nous avons fait ce parcours. Et combien de fois, au contraire, alors que nous sommes dans l'obscurité, nous nous agitions de mille manières différentes, en cherchant à nous accrocher à quelque chose d'autre. À cause de cela, je me demande qui, aujourd'hui, pourrait composer un tel chant. Ce chant a été écrit par une jeune fille de 17 ans, il y a de nombreuses années.

La plupart du temps, face à l'obscurité, nous ne sommes pas en paix. Puisque nous n'avons pas compris ce qui s'est passé avec notre mère, ni le fait que la jeunesse est le temps du Tu, ni que cette obscurité nous est donnée justement pour nous apercevoir de ce Tu, nous ne sommes pas en paix. Mais quelle conscience de nous-mêmes, quelle capacité d'affection envers nous-mêmes nous obtiendrions à chaque fois si nous regardions jusqu'au fond de nous-mêmes, plutôt que de nous agiter ou de fuir en cherchant à quoi nous accrocher ; et alors, nous reconnâtrions ce Tu mystérieux qui nous constitue. Quelle grâce de pouvoir reconnaître ma dépendance originelle en ce Tu ! Ainsi, tout ce que je sais – le fait que je ne me donne pas la vie, que je sois Toi qui me fais maintenant – je dois le reconquérir face à chaque obscurité, face à chaque insatisfaction, face à

chaque malaise, face à chaque circonstance. Je ne sais pas comment vous faites pour vivre les circonstances sans faire ce travail, parce que moi, je ne le pourrais pas. Je suis constamment face à des défis qui, comme pour vous, ne me sont pas épargnés : mais moi, qui suis-je ? Suis-je ce que je ressens maintenant ? Ce que disent les autres, leurs attaques ? Ou alors suis-je, juste maintenant, Toi qui me fais ? C'est ce qui permet à l'homme de commencer à construire, car l'homme, pour s'accomplir, pour se réaliser, pour vivre, pour se supporter, pour s'aimer soi-même, a besoin de reconnaître un Autre. Et la liberté, c'est cette capacité que chacun a d'adhérer à cette relation qui réalise sa vie.

Ainsi, nous découvrons que cette dépendance originelle, cette première donnée de notre autoconscience, constitue la vérité de nous-mêmes : nous sommes le fruit d'un amour, d'un acte d'amour de Dieu, et aucune faute, aucune distraction, aucune circonstance, aucune douleur, aucune obscurité ne peuvent éliminer le fait que nous existons maintenant. Et si j'existe, alors le Mystère qui me fait maintenant est en train de crier à cause du fait même de mon existence : « Tu es un acte de mon amour, tu es fait pour moi maintenant, tu es fait à mon image et ma ressemblance ». C'est cela le fondement de l'affection envers soi-même, car « l'affection envers soi-même – dit don Giussani – ne peut être motivée par *ce que nous sommes* [par ce que nous réussissons à faire (comme très souvent nous le pensons dans notre frénésie à faire) mais] ; elle est motivée par *le fait que nous existons* » [*Memores Domini*, 8 octobre 1983, *pro manuscripto*]. C'est la même chose lorsque tu tombes amoureuse ou amoureux : tu ne veux pas l'être à cause de ce que l'autre est, mais tu es content (contente) parce qu'il ou elle existe, parce que l'autre existe, par le fait que l'autre existe. C'est la surprise de soi et de l'autre en tant que don, en tant que grâce. C'est la surprise pour le fait que l'autre existe et que moi je m'en rends compte.

Si la première chose que Dieu fait est de t'aimer, quelle est alors l'imitation la plus immédiate de Dieu ? L'imitation de Dieu est la surprise de s'aimer soi-même, de se désirer. Si on n'a pas d'amour, si on n'a pas de tendresse envers soi-même, on n'imité Dieu en rien. Et si on n'imité pas Dieu dans le fait d'aimer, alors on ne peut imiter Dieu en rien d'autre, car la première chose fondamentale par laquelle Dieu se révèle à l'homme

est le fait qu'il ait créé l'homme à son image et à sa ressemblance. La première ressemblance à Dieu est de s'aimer soi-même parce que la première chose que Dieu fait est de t'aimer. Si nous ne reconnaissons pas cela, nous ne sommes pas capables de nous aimer nous-mêmes, et par conséquent nous nous maltraitons, nous nous donnons des coups de bâton, nous nous acharnons contre nous-même.

« Très cher don Carrón, je t'écris avec mon cœur plein de gratitude parce que c'est tellement vrai que la vie recommence quand on est certain d'être aimé et voulu. J'ai vécu un moment très difficile : j'ai souffert d'anorexie, qui n'était autre que la manifestation d'un grand malaise que je vivais par rapport à moi-même, qui me rendait incapable d'être moi-même, et cela même dans mon rapport avec les personnes que j'aimais. Dans un moment de crise particulièrement difficile, je suis allée parler avec un ami, et face au récit de mes difficultés, il m'a proposé de faire ce travail : demander chaque jour à Dieu la certitude que j'étais aimée et voulue telle que j'étais. Je m'en souviens comme si c'était hier, parce qu'à partir de ce moment-là, ma vie est née de nouveau. Cela semble presque incroyable que ma vie renaisse du fait que je reconnaisse un Autre et que je commence à accueillir ce regard sur moi [C'est comme ça ! Chacun peut décider ce qu'il peut faire de ces choses : les vérifier ou rester en colère contre lui-même et contre tout]. Toutefois, ce n'est pas parce que je n'avais plus de problème que ma vie renaissait, mais parce que j'avais finalement une hypothèse [regardez, pas encore la solution, mais une hypothèse]. Une hypothèse qui me permettait de rester face à toute chose [c'est cette hypothèse que nous t'offrons aujourd'hui, en ce début d'année. Parce que toutes les circonstances – l'école, les relations, les difficultés – peuvent construire la vie. Tu ne les perçois plus comme s'opposant à toi, comme contraire à la vie, car elles ne sont pas ennemies. Elles sont faites pour toi, pour ta maturation afin que tu puisses comprendre que l'on peut renaître et que tout, plutôt que d'être un obstacle, peut devenir la brique pour te construire toi-même. Où vous offre-t-on une telle hypothèse pour vivre comme cela ?] Et avec cette hypothèse, on commence le travail. Et c'est dans ce travail quotidien de mendier à Dieu cette certitude de bien pour ma vie que, peu à peu, les problèmes qui me semblaient insurmontables se sont évaporés. Et donc, je veux te remercier, toi aussi, de

m'avoir conduite à ce point si décisif ».

Mais est-ce possible – nous demandons-nous –, est-ce possible qu'en le désirant autant, la vie puisse vraiment nous accomplir ? C'est la même demande que faisait le Pape dans son message pour le Meeting : « N'est-il pas structurellement impossible pour l'homme de vivre à la hauteur de sa nature ? [Très souvent nous pensons : n'est-ce pas mieux de ne pas désirer autant ?] [...] Ce désir d'infini qu'il [l'homme] ressent sans jamais pouvoir l'assouvir pleinement n'est-il pas une condamnation ? » [Benoît XVI, *Message au XXXIII Meeting pour l'Amitié entre les Peuples*, op. cit.].

Sans répondre à cette question, il est impossible de s'aimer soi-même, il est impossible d'avoir de l'affection envers soi-même et envers la vie. Cette question nous conduit directement au second élément de notre autoconscience.

b. L'évènement chrétien : « Nous sommes Siens »

Nous sommes siens. Et de fait, quelque chose d'autre est arrivé à beaucoup d'entre nous ; après avoir été créé, un autre fait s'est produit qui constitue le second élément de notre autoconscience, et qui répond à la question que nous posons parfois : un si grand désir de bonheur est-il impossible ? Ou bien s'agit-il d'une condamnation ? Pour nous répondre, le Mystère nous a montré toute sa tendresse, toute son affection envers nous, car il nous a créés pour un si grand bonheur ; dès le commencement, déjà, il voulait nous donner Sa présence, il nous avait fait avec ce vide énorme de manière à le remplir de Sa présence. Et sachant cela, qu'a fait le Mystère ? « L'Infini [...] pour devenir une réponse que l'homme puisse expérimenter, a pris une forme finie [dit le Pape]. Depuis l'Incarnation, à partir du moment où le Verbe s'est fait chair, s'est effacée la distance impossible à combler entre fini et infini : le Dieu éternel et infini a quitté son Ciel et est entré dans le temps, il s'est plongé dans la finitude humaine » [Benoît XVI, *Message au XXXIII Meeting pour l'Amitié entre les Peuples*, op. cit.] afin que nous puissions expérimenter qu'il n'est pas impossible de vivre à la hauteur de son désir. Par conséquent – dit don Giussani – la première condition pour permettre la rencontre avec le christianisme était-elle de parler de Jésus-Christ aux disciples et à ceux qui vivaient au temps de Jésus ? Non, c'était l'affection envers soi-même,

c'était le désir qu'ils avaient, car lorsqu'ils s'approchaient de Lui avec ce désir, avec cette faim et cette soif – c'est pourquoi il disait bienheureux ceux qui ont faim et soif –, ils pouvaient reconnaître qu'avec la présence de Jésus la réponse à leur faim et à leur soif était bien là.

Et comment chacun de nous sait-il (je dis *sait* et non pas *sent*, ni *imagine*, ni *a eu une vision*, mais *sait* !) que cela s'est passé comme ça, que l'Infini a assumé une forme finie, que le Verbe s'est fait chair ? Parce que nous aussi, comme Jean et André, nous avons été pris, à un point tel que chacun de nous peut dire, a pu dire : « Jamais je n'ai été autant moi-même que lorsque Toi, Christ, tu m'es advenu dans une rencontre ». Ainsi, nous avons pu expérimenter ce que signifie connaître le Christ avant toute parole, avant toute explication, car cela se produit comme lorsque l'on tombe amoureux : d'abord ça nous arrive, puis on s'en rend compte et on en comprend la portée. Sans doute ne serions-nous pas ici si, d'une manière ou d'une autre, cela ne nous était pas arrivé, ou si nous n'avions pas vu chez les autres quelque chose ayant réveillé en nous une curiosité nous conduisant à être ici, aujourd'hui. Lorsqu'il nous arrive quelque chose comme cela, lorsque l'on commence à comprendre que ce désir peut se réaliser, que jamais « je n'ai été davantage moi-même que depuis que je L'ai rencontré », alors cela permet une vraie affection envers soi-même et envers la vie. Car sans la perception de la possibilité d'un accomplissement, nous ne pouvons pas ne pas nous mettre en colère contre la vie, ne pas penser qu'elle est une condamnation.

Le contenu de mon autoconscience, le contenu de ce que je pense de la vie, le sentiment de mon moi, c'est que mon moi, c'est Toi, le Christ. Celui qui me fait être davantage moi-même, c'est Toi, le Christ. Tu es moi, Tu es mon véritable moi. C'est ce que saint Paul a résumé pour nous tous : « je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi » [Ga 2, 20]. La personne qui découvre cela est remplie d'une joie et d'une gratitude tellement grandes qu'elles envahissent toute la vie, ainsi que nous l'a rappelé le Pape ; cette même joie et cette même gratitude qui envahissaient les premiers chrétiens. « En effet, – explique le Pape – dans le christianisme des origines il en était ainsi : être libérés des ténèbres et de marcher à tâtons, de l'ignorance – que suis-je ? Pourquoi est-ce que j'existe ? Comment dois-je aller de l'avant ? –, être devenus libre, être

dans la lumière, dans la plénitude de la vérité. Telle était la conscience fondamentale. Une gratitude qui rayonnait alentour et qui unissait ainsi les hommes dans l'Église de Jésus Christ » [Benoît XVI, *Homélie de la messe de conclusion de la rencontre avec les "Ratzinger Schülerkreis"*, Castel Gandolfo, 2 septembre 2012].

C'est la même gratitude que nous pouvons trouver aujourd'hui : « Je suis une étudiante en langue, et dernièrement j'ai redécouvert la beauté de la vie qui m'était auparavant totalement obscure [ça c'est la gratitude, ce qui était obscur commence à devenir clair]. Pendant des années, et tout spécialement ces derniers temps, j'ai erré dans l'obscurité, pensant y jouer toute ma liberté, sans me rendre compte qu'au contraire il n'y avait rien de vraiment libre dans ce que je faisais. J'étais convaincue que plus je faisais des expériences extrêmes [on entre toujours plus dans le tourbillon des choses à faire, parce qu'on se dit que peut-être on n'a pas encore tout expérimenté, peut-être qu'on n'a pas fait tout ce qui était entre nos mains... jusqu'à ce qu'on s'essaie aux expériences extrêmes] et plus j'espérais pouvoir m'approcher de ce bonheur que je cherchais désespérément. [Terrible ! Si nous ne comprenons pas que notre désir est un désir d'infini, que nous sommes faits pour l'infini, alors nous pensons nous en sortir en faisant des expériences extrêmes, avec l'espoir de nous approcher du bonheur]. Au début, cela semblait fonctionner, du moins dans la théorie, mais ensuite, une fois seule [quand on reste seul] il ne me restait plus qu'un goût amer dans la bouche et une profonde solitude. Cet été, j'ai vécu une expérience douloureuse à cause de cette exagération. En rentrant à la maison, je me suis mise à pleurer, à pleurer amèrement ; et à ce moment-là, j'ai compris ce que voulait dire les yeux brûlés par les larmes. J'étais prise de panique face à ce que j'avais fait ; ce n'était pas moi, ce n'était pas ce que je voulais pour moi, je m'étais complètement trahie [non pas que nous ignorons ce qu'est la vérité, nous pouvons faire semblant quelque temps, mais quand nous ne restons plus qu'avec nous-mêmes, nous ne pouvons plus feindre. Et c'est ça qui nous sauve !]. À ce moment-là, Sa présence, ainsi que mon véritable besoin, ont été plus qu'évidents dans ma vie. Détruite par le désespoir et la honte que j'éprouvais pour avoir accompli ce geste, je suis allée me confesser, et j'ai pleuré de joie comme jamais auparavant : car s'Il me pardonnait même dans cet acte, alors il

devait m'aimer de manière inconditionnelle [vous comprenez d'où naît l'affection envers soi-même qu'aucune faute ne peut éliminer ? Si nous n'arrivons pas jusqu'à ce point, jeunes gens, l'affection envers soi-même est alors très fragile, il suffit que se produise quelque chose qui ne rentre pas dans nos plans ou nos mesures, ou qui dépasse notre capacité d'englober, et c'en est fini de l'affection !]. Cette immense douleur ressentie, je la porte encore avec moi. C'est une blessure brûlante, mais le fait qu'elle brûle me permet de me rendre compte que je suis vivante et consciente de ce qui m'est arrivé. Je pense que j'ai reçu une grâce à travers cette souffrance, et je remercie [je remercie !] pour tout ce qui m'arrive, car sinon je tâtonnerais encore sans but. Je vis la douleur et la souffrance comme un don, comme jamais je ne l'ai vécu auparavant, et le jour de ma conversion est sculpté dans mon cœur. Je remercie pour s'être fait présent dans ma vie d'une manière si évidente que je la définirais de tangible, expérimentable. J'ai besoin de cette compagnie et je veux la suivre pour jouir au maximum de la vie dont je suis amoureuse ».

Mais même après avoir vu tout ceci, face à la rencontre avec le Christ, nous nous posons les mêmes questions : est-il possible que cette rencontre nous permette de tout affronter, comme l'a dit cette jeune fille ? L'un d'entre vous m'a écrit ceci : « J'ai vécu un été plein de grâces, entre les rencontres et les faits imprévisibles, surprenants et émouvants ; un été où le visage du Christ s'est révélé à travers mes amis de toujours, mais également à travers de nouveaux amis, venus d'ailleurs, et avec lesquels, en peu de temps, une amitié vraiment surprenante est née – à un tel point que je ne peux que dire "c'est Toi qui l'as faite". Mais après un été si riche en événements et en nouveautés, voilà que je recommence l'école avec la peur que la routine quotidienne ne me fasse oublier la beauté rencontrée, avec la peur que l'enthousiasme que j'ai dans le cœur puisse se fissurer face à la fatigue quotidienne, cédant ainsi la place à l'ennui du prévisible et de l'acquis. Car il est facile de reconnaître le Christ et d'être heureux dans la nouveauté, dans les rencontres surprenantes, pendant les vacances ou au Meeting, mais est-ce possible [ça, c'est notre question] de reconnaître son visage même dans les difficultés de la rentrée – la reprise de l'école, le fait de devoir étudier, d'être face à des camarades si difficiles à vivre ? ».

Saint Paul répond lui-même à cette question, parce qu'il avait rencontré

le Christ et que cela était tellement clair pour lui qu'il disait : « Circoncis dès le huitième jour [c'est-à-dire à peine né, il appartenait déjà au Peuple d'Israël], de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu fils d'Hébreux ; quant à la Loi, un Pharisien [parmi ceux qui étaient les plus acharnés pour faire appliquer la loi] ; quant au zèle, un persécuteur de l'Église ; quant à la justice que peut donner la Loi, un homme irréprochable. Mais [tout ce qui était la valeur] tous ces avantages dont j'étais pourvu, je les ai considérés comme un désavantage à cause du Christ. Bien plus désormais je considère tout comme désavantageux à cause de la supériorité de la connaissance du Christ Jésus mon Seigneur. » [Ph 3, 5-8]. Même à quelqu'un comme lui, rien n'a été épargné. Il suffit de lire les circonstances qu'il a dû affronter : « Cinq fois, j'ai reçu des Juifs les trente-neuf coups de fouet ; trois fois j'ai été battu de verges ; une fois lapidé ; trois fois j'ai fait naufrage. Il m'est arrivé de passer un jour et une nuit dans l'abîme ! Voyages sans nombre, dangers des rivières, dangers des brigands, dangers de mes compatriotes [ses compatriotes !], dangers des païens, dangers de la ville, dangers du désert, dangers de la mer, dangers des faux frères [les amis] ! Labeur et fatigue, veilles fréquentes, faim et soif, jeûnes répétés, froid et nudité ! Et sans parler du reste, mon obsession quotidienne, le souci de toutes les Églises ! » [2Co 11, 24-28].

Pendant, à travers tout ce que le Seigneur lui a fait passer, qu'est-ce qu'il en ressort ? Pourquoi est-ce que le Seigneur ne l'a pas épargné ? Qu'est-ce qui, dans la conscience de saint Paul, en est ressorti plus puissant ? Que « ce trésor, nous, les Apôtres, nous le portons en nous [par la rencontre avec le Christ] comme dans des poteries sans valeur [nous sommes si fragiles] ; ainsi, on voit bien que cette puissance extraordinaire ne vient pas de nous, mais de Dieu. À tout moment, nous subissons l'épreuve, mais nous ne sommes pas écrasés ; nous sommes désorientés, mais non pas désemparés ; nous sommes pourchassés, mais non pas abandonnés ; terrassés, mais non pas anéantis. Partout et toujours, nous subissons dans notre corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus, elle aussi, soit manifestée dans notre corps. [...] Et tout cela arrive à cause de vous, afin que la grâce plus abondante, en vous rendant plus nombreux, fasse monter une immense action de grâce pour la gloire de Dieu. » [2Co 4, 7-10 et 15].

Tout ce qui nous est donné est pour nous. Pensez à l'humanité débordante de gratitude de saint Paul, à qui pourtant rien n'a été épargné ; pourquoi saint Paul était-il aussi content ? Parce que tout l'a conduit à voir à quel point le Christ est puissant, même au milieu des malheurs, tout l'a conduit à une certitude qu'il décrit ainsi : « Si Dieu est pour nous [si moi, j'ai vu que Dieu est pour moi, dans toutes les difficultés que j'ai dû traverser], qui sera contre nous ? Lui qui n'a pas épargné [même] son propre Fils mais l'a livré pour nous tous, comment avec Lui ne nous accordera-t-il pas toute faveur ? [...] Qui nous séparera de l'amour du Christ ? La tribulation, l'angoisse, la persécution, la faim, la nudité, les périls, le glaive ? [Peut-être l'école ? Les nouveaux camarades ? Vous pouvez compléter la liste...] [...] Mais en tout cela nous sommes les grands vainqueurs par celui qui nous a aimés. [Saint Paul n'est pas arrivé à cette certitude par une "gymnastique" intellectuelle ! Il y est arrivé parce que rien ne lui a été épargné. En toutes ces choses, il a vu la victoire du Christ, et grâce à cela] J'en ai la certitude : ni la mort ni la vie, ni les esprits ni les puissances, ni le présent ni l'avenir, ni les astres, ni les cieux, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus Christ notre Seigneur » [Rm 8, 31-39].

Qui de nous ne désirerait pas ne serait-ce qu'une petite fraction de cette certitude de saint Paul ? Pourquoi ? Parce que ce n'est qu'avec une telle certitude que nous pouvons défier n'importe quelle circonstance, n'importe quel avenir, comme me le dit cet ami qui, sans avoir une certitude pareille n'aurait pas pu répondre : « Je t'écris pour te raconter ce qui m'est arrivé ces jours-ci à l'école. Cette année, j'ai changé de professeur de philosophie, et après avoir eu la chance d'avoir un super prof qui m'avait fait aimer cette matière, j'ai dû me contenter d'une personne très ouvertement remontée contre l'Église. Ce qui m'a conduit à avoir peu d'estime pour lui. Toutefois, il y a quelques jours, face à certaines affirmations du genre "ceux qui croient ne croient qu'à une histoire, à une fable, rien de plus" [vous croyez à des fables !] ou encore "parce que dans la réalité, il n'y a aucune vérification, aucune preuve de l'existence de Dieu" [tels sont les défis qui n'épargnent personne, même pas nous. Soit nous devons tous aller dans un couvent pour éviter les types de ce genre, soit nous devons acquérir une certitude qui nous permette de rester face à un professeur

qui te lance en plein visage : “ mais toi, quelles preuves as-tu que ce ne sont pas que des fables ? ” Vous comprenez pourquoi le Mystère ne nous épargne pas en cela. Car si on ne fait pas cette expérience, on ne sait pas comment répondre]. J’ai alors eu une réaction à laquelle je ne m’attendais pas : plutôt que de me lancer dans une réponse en argumentant de manière purement idéologique, ces questions sont devenues des défis qui m’ont conduit à reconfirmer ce en quoi je crois, parce que je ne peux pas me passer de cette compagnie. Ce en quoi je crois, ce n’est ni une histoire, ni un conte, mais bien un fait qui se répète continuellement dans la vie. Le Christ pour moi n’est pas un simple nom, et voilà tout. Rien qu’en pensant à cette année, il y a eu les vacances hivernales, une exposition que nous avons préparée, le Triduum pascal, les vacances d’été, les journées à Varigotti, le Meeting, les amitiés naissantes, le regard avec lequel je suis regardé tous les jours à l’école, la beauté d’une balade que nous avons faite à Portofino... je me suis rendu compte que tous ces faits sont pour moi la vérification dans la réalité. Finalement, ce qui m’a le plus touché, c’est que face à de telles provocations je n’ai pu que comprendre que je ne peux rien donner pour acquis, pas même mon professeur de philosophie ».

Alors, voici le dernier point.

3. LA VIE COMME VOCATION

Le Pape, en parlant de l’Incarnation, nous dit comment le Mystère a dépassé cette distance [entre fini et infini, ndt]. « Depuis l’Incarnation [...] rien n’est banal ou insignifiant sur le chemin de la vie et du monde. [...] [Et il est stupéfiant de voir comment le Pape poursuit]. Nous découvrons ainsi la dimension la plus vraie de l’existence humaine, celle que le serviteur de Dieu, Luigi Giussani, rappelait continuellement : la vie comme vocation » [Benoît XVI, *Message au XXXIII Meeting pour l’amitié entre les peuples*, op. cit.]. Que disait don Giussani ? : « Vive la vie comme vocation, signifie tendre vers le Mystère à travers les circonstances [soulignez ceci : à travers les circonstances] par lesquelles le Seigneur nous fait passer, tout en leur répondant » [L. Giussani, *Realtà e giovinezza. La sfida, (réalité et jeunesse, le défi)* SEL, Torino 1995, p. 49]. Ce ne sont pas les circonstances qui nous empêchent de tendre vers le destin, de tendre vers le Mystère, comme si elles étaient un obstacle, car si c’était un obstacle infranchissable, cela voudrait dire que nous ne pourrions pas y arriver. Non,

non, non ! Nous pouvons y arriver, mais seulement à travers les circonstances. C'est pourquoi le Pape nous dit : « Chaque chose, chaque relation, chaque joie et chaque difficulté trouvent leur raison ultime dans le fait d'être une occasion de relation avec l'Infini, voix de Dieu qui nous appelle continuellement et nous invite à élever le regard, à découvrir dans notre adhésion à Lui la pleine réalisation de notre humanité. » [Benoît XVI, *Message au XXXIII Meeting pour l'amitié entre les peuples*, op. cit.]

Les circonstances sont la voix de Dieu, la modalité à travers laquelle le Mystère nous appelle à élever le regard ; elles ne sont pas un obstacle, elles ne sont pas contre nous ; elles sont la modalité à travers laquelle le Mystère nous appelle à reconnaître qui Il est et qui nous sommes. C'est ce que nous avons vu avec saint Paul : pour lui, les circonstances n'ont pas été un obstacle, mais plutôt l'occasion d'atteindre une certitude que, s'il ne les avait pas traversées, il n'aurait même pas pu imaginer. Par conséquent, « la vocation est d'aller vers le destin en embrassant toutes les circonstances à travers lesquelles le destin nous fait passer. » [L. Giussani, *Realtà e giovinezza. La sfida*, op. cit., p. 50]. Car rien n'est plus jamais banal et insignifiant, et chaque chose offre la possibilité de nous rappeler cette autoconscience que nous sommes faits et que nous sommes Siens. La vie de saint Paul démontre que tout ce qui est donné, l'est pour notre maturation, pour croître dans cette autoconscience.

C'est pourquoi, mes amis, ce temps est le temps de la personne, le temps de chacun de nous ; parce qu'Il peut nous appeler, comme il le fait, et chacun de nous est obligé de répondre. Ne pas répondre, c'est déjà une réponse négative. Ce n'est qu'en entrant continuellement dans la vie avec cette hypothèse que nous pouvons voir ce qu'est le Christ à l'œuvre. Et donc, nous pouvons voir comment le Christ est vainqueur, nous pouvons voir la victoire du Christ. Mais attention, le fait que « nous sommes plus que vainqueurs » ne signifie pas que les choses nous arrivent en fonction de nos schémas ; victorieux veut dire voir la victoire du Christ même si, apparemment, nous sommes vaincus, comme ce garçon qui ne parvient sans doute pas à convaincre son professeur de philosophie, mais ce dernier ne peut plus le vaincre. Victorieux signifie déborder de Sa présence, être si reconnaissant de ce qui nous est arrivé que personne ne peut nous vaincre. Face à des témoins comme saint Paul, nous pouvons voir ce que le

Christ peut devenir pour nous, à tel point que, même dans les circonstances les plus pressantes, c'est le Christ qui devient toujours plus le contenu de notre autoconscience, et les faits illustrent cela de manière si évidente qu'ils nous laissent sans voix : « Mais toi, qui es-tu, Christ ? »

Le fait de rester sans voix est le signe le plus évident que le Christ s'est rendu vraiment présent dans notre vie. Le silence chrétien naît de l'émerveillement de voir le Christ à l'œuvre, « et Sa présence me remplit de silence », un silence plein de la mémoire du Christ. Ce n'est pas un silence vide, mais un silence rempli de Sa présence, à qui nous devons donner du temps ; et si nous ne donnons pas du temps à la mémoire du Christ, si nous ne donnons pas du temps pour reconquérir constamment la conscience que nous avons de Lui et de nous-mêmes, alors le pouvoir a déjà gagné, car cela signifie que le contenu de notre conscience est déterminé par le pouvoir, quel qu'il soit. C'est pourquoi, nous devons demander et désirer que notre vie se remplisse de ce silence, parce qu'il est le signe que Sa présence commence à devenir familière. Ainsi, nous pouvons entrer dans n'importe quelle bataille, comme l'aveugle né. Après avoir guéri l'aveugle né, Jésus ne lui a pas dit : « Maintenant, pour ne pas courir de risque, pour éviter que ta foi ne soit mise en danger, je t'envoie dans un couvent ! ». Non. Il l'a envoyé dans la mêlée avec ce qu'il lui était arrivé, avec une certitude : avant, il ne voyait pas, et maintenant, il voit. Et avec ça, il les a tous « scotchés ».

Si nous avons cette certitude, si nous l'avons dans notre regard (semblable à l'aveugle-né après sa guérison), si nous vivons de cette autoconscience, alors nous pourrions vérifier que nous pouvons, même dans le quotidien, être « outrageusement heureux ».

